

funèbres, les amis des fantômes ou les ambassadeurs de l'Ankou (figure à laquelle Anatole Le Braz doit certainement une bonne part de sa notoriété *post mortem* – juste retour des choses). Écrits à quelques années d'intervalle et publiés dans des conditions différentes, les deux ouvrages ont beaucoup de choses en commun, mais les points de vue se complètent souvent avec profit. L'ouvrage de D. Steel est une biographie complète, peut-être parfois un peu austère et où l'accumulation des faits, des titres, voire des analyses (toujours brèves) des œuvres principales ne contribue pas à guider le lecteur avec aisance et facilité. Mais ce n'était sans doute pas le but recherché. La biographie de Bärbel Plötner-Le Lay est en revanche une œuvre hélas inachevée, qui aurait constitué une somme considérable, peut-être de plus de 500 pages, si l'auteur avait vécu. Plus détaillée, quelquefois plus chaleureuse, elle présente aussi des analyses plus fouillées et fort pertinentes des œuvres écrites par Souvestre durant la période envisagée – et celle-là seulement, il va de soi. C'est de ce point de vue que la confrontation des deux livres est de la plus grande utilité.

Demeure un petit mystère qu'aucun des deux livres n'éclaircit : diverses sources indiquent que Pierre Souvestre, né lui en pays bigouden et non dans la baie de Morlaix, l'un des créateurs et co-auteurs, avec Marcel Allain, de *Fantômas*, jusqu'à sa mort prématurée en 1914, fut un petit-neveu d'Émile. Par quel biais généalogique ? Il ne serait pas sans intérêt de le savoir, à défaut de trouver une part bretonne dans le criminel sans visage.

Jean-François TANGUY

*Lettres d'Émile Souvestre à Édouard Turquety, 1826-1852*, présentation et notes de David STEEL, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Mémoire comme », 2012, 184 p.

Quelque temps avant que les biographies consacrées à Souvestre, et dont il est rendu compte ci-dessus, soient parues aux Presses universitaires de Rennes et chez Skol Vreizh, l'auteur du *Philosophe sous les toits* avait fait l'objet d'une publication d'un autre type, celle de sa correspondance avec son ami Édouard Turquety. On connaît l'intérêt de la lettre intime, si différente de la lettre littéraire (réelle ou fictive) ou, dans un autre domaine, de la correspondance administrative, pour la connaissance du passé. Mais la lettre intime peut elle-même se diviser en (au moins) deux catégories : les correspondances échangées entre « intellectuels », écrivains, créateurs, leaders d'opinion, de Sénèque et Lucilius à Renan et Berthelot ou Marc Bloch et Lucien Febvre, parmi beaucoup d'autres ; et les lettres entre parents, amis et connaissances ne prétendant pas à une influence quelconque dans le milieu intellectuel ou artistique de leur époque.

La correspondance ici éditée relève plutôt de la première catégorie. Souvestre et Turquety furent des amis, proches, puis, au fur et à mesure que la vie et leurs visions du monde les séparèrent, de plus en plus éloignés. L'écrasante majorité des lettres

(cinquante sur cinquante-cinq) datent de la période 1826-1835, alors que Souvestre est mort en 1854 et Turquety en 1867. Les vingt dernières années de la vie d'Émile ne sont donc pas représentées ou presque. Par ailleurs, nous ne disposons pas des réponses de Turquety. Comme pour d'autres correspondances, celle-ci est univoque.

Turquety et Souvestre se sont connus à Rennes comme étudiants en droit. Malgré leurs origines sociales un peu différentes et surtout leurs opinions politiques et religieuses qui vont vite, et de plus en plus, diverger, ils ont maintenu longtemps une amitié sincère renforcée par leur volonté commune de se faire un nom dans la littérature, Turquety comme poète, Souvestre comme auteur dramatique, romancier, folkloriste et bien autre chose. Remarquons malgré tout que les deux hommes se sont toujours dit : « vous », procédé courant même entre amis intimes au XIX<sup>e</sup> siècle (mais pourtant Souvestre dit : « tu » à un autre ami, plus célèbre que Turquety, le médecin et homme politique nantais Ange Guépin – qui n'est pas non plus un ami d'enfance). Les relations se sont distendues, d'abord du fait de l'éloignement. Loin des yeux, loin du cœur, c'est encore plus vrai au XIX<sup>e</sup> siècle, surtout avant les chemins de fer, qu'aujourd'hui. De plus, le caractère catholique, conservateur, de Turquety s'est affirmé alors qu'au contraire le républicanisme, les sentiments démocratiques et un déisme éloigné des Églises s'affirmaient chez son ami. En 1849 (lettre 55), Souvestre écrivait : « J'ignorais, mon ami, votre solitude actuelle. Vous m'avez tenu si longtemps éloigné de votre pensée et de votre vie que je m'y trouve malgré moi étranger. »

Ces lettres sont donc des lettres d'écrivains. Il est très peu question d'événements familiaux, souvent évoqués de façon peu explicite ou bien d'une manière où la « souffrance », notion bien romantique, tient une place majeure au détriment d'indications concrètes. En décembre 1829, Souvestre fait part à son ami des deux grandes pensées qui dominent en lui, « Dieu et l'avenir ». Et il est vain d'espérer trouver dans ces lettres des remarques sur le prix du pain, le confort incertain des voyages en diligence ou même des commentaires politiques un peu développés. Même les « potins » du monde littéraire y tiennent une place insignifiante.

En revanche, les deux amis s'entretiennent beaucoup (du moins peut-on supposer que Turquety répondait à Souvestre sur le même ton) de leurs œuvres respectives en construction, de leurs projets, de leurs difficultés, des problèmes d'édition en particulier, des livres qu'ils découvraient, des pièces de théâtre auxquelles ils assistaient. Ici ou là, une phrase très générale sur l'environnement trace une atmosphère ou un cadre de façon subjective, ainsi quand Souvestre écrit à Turquety : « Encore un rêve. Paris devait agrandir mes idées, ouvrir un nouvel horizon pour moi... Paris est un amas de crottes [*sic*], de maisons mal bâties, habitées par des hommes qui n'en savent pas plus long que nous provinciaux et qui ne nous valent pas. Voilà la capitale ! » (lettre 5, mars 1827). Il y a quelquefois des croquis assez mordants et plutôt enlevés comme celui de la « revue de Longchamp » (lettre 8, 15 février 1828). Mais ils sont rares et éclipsés par des épanchements d'un « cœur qui saigne », de manière très romantique, parfois larmoyants et souvent un peu étonnants. Ainsi, Souvestre a-t-il épousé sa

première femme, Cécile, le 20 avril 1830. En automne, les débuts d'une grossesse difficile se traduisent par un mal-être de quelques semaines déterminant une certaine mauvaise humeur de la future mère. Il en résulte une lettre proprement apocalyptique où Souvestre semble retrouver les fondamentaux de la doctrine d'Épicure (la vraie...), mêlée à une misogynie un peu surprenante : « Ô mon ami, mon ami, n'aimez plus, n'aimez plus jamais. Les affections donnent plus de souffrances que de joies. [...] Dans ma femme, il n'y a plus de cœur chaud pour remuer ce corps malade ; tout est abattu, sans vie, sans souvenir, sans amour. [Et plus loin] Mon ami, croyez moi : ne jetez point votre sort sur les pieds d'une femme » (lettre 29 du 8 novembre 1830). On peut admettre que de telles pensées l'aient traversé mais les confier au papier et surtout à un ami reste plus surprenant. Il est vrai que Cécile va mourir de ses couches mais à cette date, Émile ne peut encore rien en savoir.

Cet accès de misogynie relève d'ailleurs plus de l'étalage un peu morbide de sensibilité romantique que d'une conviction profonde. Il soutiendra sa seconde épouse Nanine qui tâte elle aussi de la plume et s'irrite « des gens pour lesquels une femme qui écrit est un monstre que l'on ne saurait trop repousser » (lettre 47 du 7 mars 1833). Il est vrai que la missive est envoyée de Brest... Mais quelques lignes plus loin, le romantisme morbide refait surface, comme souvent : « Oui, le temps a été horrible ici et les navires fuyaient sur la rade comme des goélands. Puis, les coups de canon de détresse détonaient le soir, dans nos chambres closes, de manière à glacer le plus doux baiser. Quand je pensais qu'il y avait des mères qui écoutaient ce vent et pensaient à leurs enfants courant la grande bordée, cela me faisait presque pleurer. Il y a eu beaucoup de naufrages sur nos côtes ; mais les cadavres sont presque aussi communs dans ce pays-ci en hiver qu'à Paris après une promenade des sbires de M. Gisquet [le redouté préfet de police de Louis-Philippe, orthographié par erreur dans le volume "Gilquet"] ». Et encore un peu plus loin, à propos d'un navire échoué, sans vie, sur la côte : « Quel drame, mon ami, dans cette masse muette, sombre et demi submergée avec des cadavres et des fragments de gaze ». Il est vrai que les auteurs de romans noirs anglais, y compris Mary Shelley, n'écrivent guère avec plus (ni moins) de légèreté.

Les lettres sont mises en perspective par une introduction détaillée qui complète l'ouvrage de David Steel sur Souvestre, et accompagnées utilement de textes divers (articles, poèmes) de Souvestre et Turquety qui éclairent la personnalité des deux hommes, les poèmes attestant de la place modeste qu'ils méritent d'occuper dans le lyrisme français du XIX<sup>e</sup> siècle. Une table chronologique des lettres et un index complètent l'ouvrage – dont le prix est de donner une image de la personnalité d'Émile Souvestre, complémentaire de ce que peuvent offrir les biographies récemment publiées et, bien entendu, les œuvres de l'enfant de Morlaix qui valent encore d'être lues, des *Derniers Bretons* au *Philosophe sous les toits* sans parler de quelques autres.

Jean-François TANGUY